



MARIE CHRISTINE BERNARD

Treize jours d'Emma



EXPRESSION
ROUGE

MARIE CHRISTINE BERNARD

Treize jours d'Emma



EXPRESSION
ROUGE

À celui que j'ai toujours su mien.

« Le vent du paradis est celui qui passe
entre les oreilles d'un cheval. »

PROVERBE ARABE

« Dieu a donné les ailes aux oiseaux
et à l'homme, les chevaux. »

PROVERBE AFGHAN



MON AMOUR. Mon tout aimé, mon tendre fou sauvage. Tu meurs à côté de moi dans cette chambre blanche et je remonte à rebours le fil de nos amours échevelées. Tes mains tranquilles dans ton sommeil chimique, comme elles ont parcouru mon corps mon amour, comme elles ont su trouver les chemins pour me conduire où tu voulais. Je regarde ton visage, tes cheveux, ta bouche, et sous le parchemin des rides je vois qui tu étais, qui tu es encore, si longtemps après. Si longtemps...

Tant d'années vivantes. Et maintenant la mort.

Te souviens-tu, la première fois que nous nous sommes vus ? Nous nous la sommes racontée si souvent. Voilà, je suis là et je te la raconte encore, juste pour ton âme, avec la mienne qui a tout gardé intact.



Tu es entré dans ma vie tout juste après la fin du monde. Le soleil neuf de ce début de juin dansait dans la poussière, sur le site du festival de Régentville, où je venais de finir

d'installer ma forge portative. Oui, je me doute que ça te fait rire encore, cette histoire de fin du monde. Mais vois-tu, pour moi, ç'avait vraiment été le cas. Toute une vie qui s'est construite autour d'une idée du bonheur, et qui s'effondre tout d'un coup, parce que l'autre architecte a décidé de laisser tomber le plan pour aller construire ailleurs. Toute une vie dont tu te rends soudainement compte qu'elle était fausse, une illusion de vie, un éventail d'artifices, un décor de comédie.

La dépression m'a avalée immédiatement après la séparation. Je suis restée dans son ventre longtemps, longtemps, je ne sais plus. J'en ai émergé aussi dépourvue que désespérée, devant rien : impossible de retourner au travail quand le patron est l'homme avec qui tu as cru vivre durant près de vingt ans et qui t'a au bout du compte préféré la réceptionniste – qui n'est pas du tout plus jeune que toi. Trouver un autre poste d'hygiéniste dentaire me soulevait le cœur. Même dans une autre ville. Il m'a fallu beaucoup d'aide pour renaître de tout ça. J'ai dû être hospitalisée. Ma mère m'a conduite de force à l'hôpital après m'avoir trouvée en train d'écrire une lettre de suicide. Je n'ai gardé de cette période qu'un mirage d'anxiolytiques. Petit à petit pourtant il a bien fallu que je revienne à la lumière et, avec l'aide d'une psychiatre, je me suis reconstruit une image de moi.

Nous étions bien mal en point tous les deux, n'est-ce pas ? Convalescents du cœur. Et puis sauvés par les chevaux. Comme il était beau ton Yldyz... Mais j'embrouille tout, mon amour, pardonne-moi. Cela te faisait rire, ma manière de tout raconter en même temps. Tu laissais errer tes doigts sur mon dos nu et je parlais, je parlais, et puis ta langue venait chercher les perles de sueur juste en haut des fesses, dans le petit creux, et tu te glissais sur moi, tes mains venant par-devant chercher mes seins tandis que ma croupe se pressait à la rencontre de ton désir. Oh, mon amour, même là, même maintenant, alors que la mort fait son petit chemin dans ton corps affaissé, je te désire encore, je vibre encore, toute vieillie que je suis, au souvenir de nos joutes amoureuses. Ah, ce qu'on a pu la remercier, cette psy, de m'avoir orientée vers l'univers des techniques équestres. Sans elle, jamais Emma n'aurait rencontré Philippe.

Je n'y aurais pas pensé toute seule, bien sûr. J'aurais pris l'argent du condo pour étudier quelque chose de pratique : du travail de bureau, de la vente... Jamais je n'aurais osé toute seule imaginer ce rêve réalisé. Un rêve enfoui dans la mémoire d'un été magique à la campagne, plus précisément à Sainte-Julienne, chez ma tante Sylvie, où ma mère m'avait envoyée me remettre de la mort de papa. Ma

tante Sylvie et ses chevaux, et les garçons du village. Je ne sais pas quel a été l'ingrédient le plus important dans le mélange : les séances exploratoires de *french kisses* et de mains baladeuses, durant lesquelles je découvrais la force du désir sans être prête encore à aller jusqu'au bout ? La bonté de ma tante Sylvie ? La beauté du paysage ? La tranquille confiance des chevaux qu'elle gardait en pension et dont on s'occupait cet été-là ? Toujours est-il qu'en fouillant dans mes bonheurs passés pour trouver un peut-être avenir, je me suis arrêtée sur celui-là. Sans doute aussi avais-je envie de fuir les humains en quelque sorte, en me rapprochant des bêtes. Si j'avais su ! Oui, tu souris, j'en suis sûre, derrière ton masque de marbre, tu souris comme tu as souri si souvent à m'entendre évoquer cette histoire. Parce que si les chevaux m'ont ramenée à quelque chose, au bout du compte, c'est bien aux êtres humains.

Je venais de finir mon cours de maréchal-ferrant quand je t'ai aperçu cet après-midi de juin. J'entreprenais mon premier été de professionnelle en offrant mes services dans un festival western, comme j'avais l'intention de le faire durant toute la saison : j'allais parcourir la province au gré du calendrier des rodéos. J'achevais de poser mon enseigne et tu es apparu comme sorti d'un livre de contes de fées, avec ce grand manteau rouge, ces

cheveux de cuivre et ce cheval, oh ! ce cheval ! Il y en a eu d'autres dans nos vies depuis lui, mais Yldyz... Yldyz, l'étoile de la steppe, était un prince parmi les chevaux.

Je ne savais pas alors quelle était votre histoire ni comment il t'avait sauvé de l'horreur que tu avais dû affronter dans ce pays d'hommes durs où la guerre t'avait jeté, et dont les fantômes te tourmentaient si fort. Mais ce que j'ai su tout de suite, ce que j'ai vu, c'est la force du lien qui vous unissait tous les deux. Il marchait à tes côtés sans licou, l'encolure ornée d'un simple collier serti de pierres brillantes, un bijou qui n'avait d'autre utilité que celle d'être joli. Une couverture de feutre, très colorée, couvrait son dos. Vous avanciez côte à côte dans une parfaite entente, comme les deux frères que vous étiez. Quelle beauté... Sa robe chatoyait au soleil, une robe dorée, vraiment dorée, comme je n'en avais jamais vu. Sa tête courte et volontaire, les crins peu fournis, les pattes fines, sa hauteur, tout cela lui conférait une grâce mêlée de force et d'intelligence. Tu as dit souvent par la suite que j'étais tombée amoureuse de Yldyz avant de tomber amoureuse de toi. Tu me taquinais, mais peut-être avais-tu raison. Impossible de ne pas être ensorcelé par un tel cheval. Puis j'ai croisé ton regard et j'y ai vu... tout. Tout ce qui est toi et que j'ai voulu rejoindre absolument, complètement, et tout

de suite. Mais une voix m'a interpellée et,
lorsque j'ai voulu retrouver ta silhouette, il
était trop tard. Tu avais disparu.



TU DORS, MON CŒUR. Bienfaisant sommeil qui apaise ce corps qui ne t'obéissait plus très bien depuis un bout de temps déjà. Mon beau cavalier des steppes, même dans ce sommeil artificiel tu gardes le front haut et les traits fiers que j'ai tant aimés. Que j'aime encore.

Tu prenais plaisir à m'entendre te raconter comment s'est terminée cette journée de notre première rencontre. Toutes les aventures qui me sont arrivées cet été-là, je te les ai déjà racontées. Ces confidences que je t'ai faites mille fois, les lèvres contre ton oreille, ont servi de prélude à nombre de nos siestes d'après-midi, à quantité de nos étreintes du soir et du matin. Je sens encore la chaleur de ton sexe dans ma main, qui s'éveillait doucement à l'écoute de mes contes. Je devenais Schéhérazade pour toi, mon sultan du Nord, et si les mille et une nuits qui furent les nôtres n'ont jamais manqué d'être somptueuses, je n'ai jamais craint quoi que ce soit de ta main, à part des caresses enivrantes au point de me faire, parfois, presque tourner de l'œil. Écoute. Je vais me rapprocher de ton oreille. Tu frissonneras comme avant.

La voix qui m'avait détournée de toi était celle d'une jeune femme. Cheveux sombres, queue de cheval, les yeux brillants et le sourire coquin, elle portait l'uniforme western : jupe en jean, chemise à franges, bottes, chapeau. Moi aussi je portais mon chapeau, tu te rappelles ? Avec ma salopette et mon t-shirt blanc, le cou décoré du bandana rouge que tu aimais tant dénouer au dernier moment... J'étais en forme, je me sentais bien dans ma peau, même avec ce petit ventre qui me donnait tous ces complexes dont tu m'as libérée. Elle me demandait si j'étais maréchale-ferrant pour de vrai. Oh, elle est revenue cette question, au fil de la saison. Les gens ont fini par s'habituer, mais au début ils s'étonnaient tous qu'une petite bonne femme comme moi manipule de si grosses bêtes et travaille avec le marteau et l'enclume.

Tu veux que je te raconte avec tous les détails mon amour ? Oui... Comme avant... Je vais placer ma main là, comme tu aimes. Je ne sais pas si tu m'entends vraiment, mais je suis certaine que tu sens mon amour.

Les yeux de la nouvelle venue, gris, un peu en amande, s'ornaient de très mignonnes rides de rire. Elle avait l'air franchement sympathique. Je lui ai fait signe de me donner une minute, j'ai fini mon accrochage et je suis descendue lui parler.

Elle m'a tendu une main ferme dont j'ai aimé la paume chaude et sèche :

— Je suis Alice. Et toi Emma, comme sur ton affiche ?

— Oui.

— Emma Rose ? C'est ton vrai nom ?

Je me suis dit qu'on n'avait pas fini de me poser cette question-là non plus. Mais comme elle avait l'air vraiment gentille, je ne me suis pas impatientée.

— Oui. Et toi ? Tu es ici comme cavalière, ou bien tu as un kiosque ?

— Je suis chanteuse. Je fais un hommage à k.d. lang. Ce soir, dans la grande tente. Comme ça, tu es maréchale-ferrant pour de vrai ?

— Mais oui, ai-je répondu. Tu sais c'est pas si dur. Ça prend surtout de la technique et de la patience. Et il faut écouter le cheval.

— Tiens, a dit Alice. On dirait que tu as quelqu'un.

En effet, un homme s'approchait, tenant par la bride un beau cheval canadien à la robe baie. J'aimais cette race d'ici, robuste et dévouée. Dans mon rêve de ranch, c'étaient des chevaux canadiens que je voulais un jour héberger. La bête boitait légèrement. L'homme m'a expliqué que la boiterie avait commencé dans les dernières heures, que la jambe ne présentait ni enflure ni chaleur. J'ai fait entrer le cheval dans le stand.

— On va regarder ça. Viens, mon gros...
il s'appelle comment ?

— Bingo.

J'ai aimé ce nom. Il allait bien à ce cheval
qui paraissait enjoué, plein d'entrain.

— Viens, mon beau Bingo. On va prendre
soin de toi.

Je n'ai pas eu de mal à trouver le bobo : un
petit caillou coincé dans la lacune médiane,
sous le pied, et qui dérangeait la marche. Je
l'ai délogé en un coup de rénette, puis, tout
en recommandant de surveiller pour l'enflure,
je l'ai rendu à son maître à qui j'ai demandé
pour tout salaire de faire savoir que j'offrais
mes services aux cavaliers pour leurs bêtes.
Ma visiteuse a semblé impressionnée.

— Wow ! C'est vrai que tu as le tour ! Il
s'est laissé faire comme un chaton, le gros
cheval !

— Tu sais, si on n'est pas nerveux, ils ne
le sont pas non plus, lui ai-je expliqué.

Elle a paru avoir une idée. Elle a fouillé
dans sa poche de derrière et en a sorti un
billet de spectacle.

— Écoute, viens donc me voir ce soir ! On
prendra un verre après si tu n'as rien d'autre.
Je suis toute seule ici, moi.

— Tu n'as pas tes musiciens ?

Elle n'avait pas de musiciens : c'était
trop cher. Elle jouait avec sa guitare et une
machine électronique où étaient enregistrées

toutes les orchestrations. Cela lui donnait les moyens de faire des tournées. Elle a posé une main sur mon bras.

— Tu sais, ça m'intéresse, ton métier de maréchale-ferrant. On pourrait jaser après le spectacle.

La psychiatre m'avait conseillé de rencontrer des gens. J'ai accepté. J'aimais bien la musique de k.d. lang, en plus.

En me préparant le soir, après une bonne première journée, pour me rendre au spectacle d'Alice, j'ai repensé à toi. Une simple rêverie mais insistante, la nostalgie émerveillée de quelqu'un qui a presque pu caresser une licorne... Je savais, j'étais absolument certaine que j'allais vous revoir, Yyldyz et toi.



La voix d'Alice, sans être tout à fait aussi riche que celle de son modèle, était chaude, profonde, veloutée, et convenait parfaitement au répertoire. Elle portait un costume qui ressemblait à ceux qu'arborait k.d. lang à ses débuts : jupe et chemise western en satin violet, avec des franges blanches, Stetson blanc et bottes de la même couleur. J'ai apprécié, comme les autres spectateurs, ses versions de *Johnny Get Angry* (avec le grand cri à la fin), *Fall Into Pieces*, *Write Me In Care of the Blues*... mais aussi certains succès des

années 1990 comme *Barefoot* ou *Constant Craving*... Elle proposait un très réjouissant *Miss Chatelaine*, et elle a terminé le spectacle par une version extrêmement sentie de *Wash Me Clean* qu'elle a chantée au complet en me regardant. C'était un regard qui ne m'avait pas souvent été destiné... Un regard de femme qui désire. J'ai deviné que, comme la diva canadienne, Alice était lesbienne, et qu'elle m'avait dans sa mire. Tu sais, j'ai vraiment eu envie de filer à l'anglaise d'abord, mais je me suis ravisée. Pourquoi pas ? Prendre un verre n'engage à rien...

Nous nous sommes trouvé tout de suite une foule de points communs, entre autres que nous avons toutes deux passé l'été de nos quatorze ans à Sainte-Julienne. Pas en même temps bien entendu, puisque nous avons presque dix ans de différence, mais nous avons trouvé la coïncidence bien cocasse. Les confidences sont venues naturellement, comme on fait avec des gens qu'on voit pour la première fois, en sachant qu'on n'a personne en commun et qu'on ne se reverra probablement jamais. À mon propre étonnement, j'ai parlé librement de ma vie sexuelle avec celui qui avait été mon seul compagnon de vie. À un moment donné, Alice s'est franchement étonnée :

— Tu n'as jamais joui ?

Gênée, j'ai haussé les épaules.

— Je ne suis pas sûre, ai-je admis. Mais je pense que je n'ai jamais éprouvé le vrai plaisir. Tu sais, celui qui fait trembler et pleurer...

Elle s'est mise à rire. Elle avait un très joli rire.

— Tu es peut-être aux femmes !

J'ai répondu en riant que non, que j'étais sûre d'être attirée par les hommes. Mais je lui ai avoué ce que je pensais, au fond de moi :

— Peut-être que c'est mon corps... peut-être que ça ne fonctionne pas chez moi.

Alice m'a lancé un regard étrange et m'a caressé le poignet du bout du doigt.

— Peut-être que c'est toi qui ne sais pas comment le réveiller, ton corps.

J'ai frissonné. Le regard d'Alice était sans équivoque. Le doigt avait laissé une trace chaude sur mon poignet. Peut-être... Après tout, peut-être que l'amour avec une femme me donnerait cela... Peut-être que je ne savais effectivement pas comment éveiller mon corps... Peut-être que cette jeune femme, Alice, avec ses pommettes roses et sa belle bouche coquine, saurait, elle, comment faire... Je me sentais ivre. Ivre et libre. Entièrement libre. Spontanément je me suis levée et l'ai prise par la main.

— Viens.

J'ai entraîné Alice vers ma Caravan. Nous sommes arrivées essoufflées, riantes. L'air était piquant en cette soirée de fin de

printemps, nos joues étaient rouges et nos nez coulaient un peu. Face à face, reprenant nos souffles, nous nous sommes contemplées un moment.

— Tu es vraiment une belle femme, m'a dit Alice. J'aime ça, moi, les femmes avec une petite bedaine. Puis tu es forte. Tes épaules ont l'air puissantes même si elles sont petites.

Elle a posé ses mains sur mes épaules, joignant le geste à la parole. Je respirais rapidement, le ventre noué par une sensation à la fois délicieuse et effrayante. Le désir... Le désir, mon amour, pour de vrai. J'ai laissé Alice approcher son visage du mien, puis toucher légèrement mes lèvres avec les siennes. J'ai fermé les yeux tandis que, doucement, doucement, Alice baisait ma bouche. Je sentais ses dents gourmandes me mordre presque mais sans le faire vraiment, sa langue curieuse qui venait me goûter... C'était un baiser comme je n'en avais jamais connu, un flot de sensations qui se répandaient dans tout mon corps et réchauffaient cette partie la plus intime de moi-même que tu as tant embrasée, toi, de toutes les façons possibles. Lorsque soudain Alice s'est plaquée contre moi et a enfin complété son baiser, poussant sa langue dans ma bouche, je brûlais de désir, j'étais prête à tout, prête à enlever mes vêtements là, dehors, tout de suite, à me laisser investir par le corps de l'autre, à

l'investir moi-même. Tu sais comme je vibre dans ces moments-là, comme mon corps tremble, et c'était la première fois. Le désir, le vrai, enfin... Je sentais mon cœur battre au bas de mon ventre, comme un tambour qui appelle.

Lorsque le baiser s'est arrêté, nous sommes demeurées l'une en face de l'autre, pantelantes. Alice a eu un rire joyeux.

— Tu embrasses bien en tout cas, pour une fille dont le corps ne fonctionne pas.

J'ai souri.

— Je crois que tu avais raison... je ne savais juste pas comment faire... Tu... Veux-tu entrer ?

Alice n'a pas eu le temps de répondre. Dans mon champ de vision, le grand cheval doré était réapparu. Cette fois, tu étais sur son dos. Sans selle, seulement sur le tapis multicolore, portant ton grand manteau rouge, que tu m'as appris par la suite être un tchapane, et la tête surmontée d'un extravagant chapeau de longs poils blancs frisés. Dans la brume du soir, vous sembliez sortir d'un songe. À nouveau, nos regards se sont croisés. Oh, tes yeux ! Tes yeux noirs mon amour, ils savaient tout de moi, déjà. J'ai été prise d'un trouble indicible. Maladroitement, j'ai repoussé Alice en bredouillant une excuse.

Je l'ai laissée là et je me suis engouffrée dans ma Caravan.

Enroulée dans mon sac de couchage, j'ai eu du mal à m'endormir. Dans ma tête tournaient les images de cette première journée, puis les sensations de la fin de soirée... Mais ma dernière pensée consciente a été pour toi. Pour toi, et pour Yldyz.

*Laissez-vous prendre
au jeu du désir...*

Treize jours au chevet de l'amour
de sa vie, autant d'épisodes doux,
pimentés et jouissifs à raconter à l'homme
qui dort maintenant, mais qui l'a vue
naître aux plaisirs...

Trompée par son amoureux de longue date, Emma Rose quitte tout et décide de faire quelque chose qui la rendra vraiment heureuse. Comme elle a toujours adoré les chevaux, elle suit une formation de maréchal-ferrant et exerce son nouveau métier d'un festival western à l'autre, à bord de sa Dodge Caravan. Elle est loin de se douter de toutes les joies que lui apporteront ses rencontres insolites, qui se déclineront aussi bien au masculin qu'au féminin, à deux ou à trois. Et qui est le cavalier roux qui a le don de se trouver sur son chemin ?

Née à Carleton-sur-Mer, Marie Christine Bernard est romancière et poète, et enseigne la littérature au Collège d'Alma. Elle est l'auteure de quatre romans, dont Mademoiselle Personne, prix littéraire AbitibiBowater 2008 et prix littéraire France-Québec 2009. Elle est également l'auteure d'une série jeunesse et d'un recueil de récits érotiques écrits sous pseudonyme.

ISBN 978-2-7648-0928-0



Libre Expression



Groupe
Livre
Québec Média

